

Une idée très simple oriente toute l'oeuvre méthodologique et philosophique de M. F. Gonseth. La philosophie, pense-t-il, ne peut pas se dessaisir du problème de la connaissance sans n'être plus que l'ombre d'elle-même. Il faut donc qu'elle ne cesse pas d'être présente là où la connaissance la plus efficace s'acquiert, c'est-à-dire sur le front de la recherche scientifique. Il faut, en d'autres termes, qu'aujourd'hui comme autrefois, aujourd'hui plus encore qu'autrefois, le problème de la méthode de cette recherche reste un souci philosophique majeur. Il faut exiger que le problème de la méthode scientifique puisse se poser comme un authentique problème de la recherche philosophique. Mais de quel côté faut-il faire valoir cette exigence ? Du côté des sciences ou du côté de la philosophie ? Des deux côtés à la fois : le projet restera vain si l'on ne réussit pas à dégager un aspect sous lequel science et philosophie ne forment plus qu'un corps.

Cette idée est déjà présente dans les Fondements des mathématiques, elle s'accuse dans les Mathématiques et la réalité, elle semble déjà toucher à son but dans la Géométrie et le Problème de l'Espace ; mais c'est dans le Problème du Temps qu'elle parvient à son achèvement. <sup>1)</sup>

Note 1) Ces indications pourraient être étendues aux autres ouvrages de l'auteur.

Ce dernier ouvrage, comme les précédents d'ailleurs, se présente comme une recherche sur la recherche (le paradoxe que ces derniers mots paraissent fatalement évoquer n'est pas pris à la légère ; c'est un des noeuds de la situation ; il doit être surmonté ; il finit par l'être complètement.) Le projet est d'apercevoir, à travers la pratique de la recherche, les lignes d'une méthode de la recherche efficace. La pratique n'interviendra pas d'emblée dans sa généralité (comment pourrait-elle le faire ?), mais sous la forme de grands exemples, d'exemples assez amples et significatifs pour que la recherche y soit présente avec toutes ses articulations essentielles. Tel est l'exemple du Temps, l'exemple où l'on réunit, dans une perspective allant du langage courant jusqu'aux techniques des hautes précisions, tous les éléments capables de concourir à la détermination et à la saisie aussi précise que possible de tout ce que le mot temps est susceptible de signifier. L'étude de cet exemple est donc à double fin : pour qu'il soit valable, il faut que la recherche qui s'y réalise revête la plus grande authenticité possible et qu'il en soit par conséquent de même des résultats auxquels elle parvient ; mais cette authenticité n'est que la garantie du projet majeur, celui de dégager et d'énoncer la méthode.

L'analyse du sens (ou des sens) du mot temps se fait d'abord au niveau du langage. Toute la première partie de l'ouvrage y est consacrée. Le résultat essentiel est l'incapacité des moyens de la discursive à maîtriser à eux seuls la situation. La saisie discursive est par nature en état d'incomplétude. Ce résultat remet en question toutes les philosophies dites analytiques. Pour ce qui concerne l'exemple du temps, il oblige la recherche à se tourner du côté des activités précisantes telles par exemple les mesures de haute précision. C'est pourquoi l'étude sortant du milieu discursif traite successivement le temps mathématique, le temps des physiciens et le temps intuitif pour passer ensuite au temps synthétique que toutes les lignes de détermination concourent à assurer. Un grand commentaire méthodologique termine enfin l'ouvrage. Ce commentaire formule les résultats de la recherche méthodologique. En bref, les voici : la méthode d'une recherche efficace est toute dominée par l'option d'ouverture à l'expérience. C'est alors une méthodologie ouverte, Tous ses principes et toutes

ses procédures peuvent être interprétés comme des exigences à remplir pour que l'option fondamentale puisse prendre toute sa portée. Tout en dérive jusqu'à la procédure d'autofondation qui est celle selon laquelle une discipline exacte peut être fondée en discipline autonome.

Le problème du langage doit être repensé dans cette perspective. Ses résultats peuvent être étendus à la philosophie, qui devient alors une philosophie ouverte. Le point crucial en est que la discursivité doit y être également soumise à l'exigence d'ouverture à l'expérience.

En fin de compte, c'est donc l'option d'ouverture à l'expérience qui dégage l'aspect unificateur sous lequel science et philosophie ne forment qu'un corps.

---